

Entrevue avec Anton Roca*

La Loggia des rêves est le résultat d'une résidence de l'artiste catalan Anton Roca au printemps 2010. Nous l'avons en effet invité, dans le contexte d'un projet pilote, à nous proposer un projet tenant compte du contexte singulier de la Galerie des arts visuels logée au cœur même d'une école d'art. Nous tenons à le remercier pour ce projet rassembleur qui a déclenché des rencontres et des complicités multiples. Nos remerciements vont également à Michel Desbiens, Nicolas Désy, Alain Fournier et Pierre-Luc Lapointe qui ont encadré la production. À la Chambre blanche, la Manif d'art et la Bande vidéo un merci chaleureux pour le prêt d'équipement. Et à tous les rêveurs, merci! Nous pensons à Annie Bergeron, Catherine Blanchet, Hélène Bonin, Julie Bonnelly, Sandra Caissy, Francys Chenier, Noémie Darisse, Xiang Dominguez Fonseca, Marie-Claude Gendron, Jean-Pierre Guay, Caroline Guindon, Julie Labbé, France Lacroix, Josée Landry-Sirois, Rossana Lanzani, Maude Leclerc, Gabrielle Massé, Viviane Paradis, Valérie Potvin, Isabelle Sénécal et Lisette Thibault.

—

Jean-Pierre Guay : Anton Roca présente actuellement à la Galerie des arts visuels le résultat d'une résidence. C'est à ma connaissance la première fois qu'on proposait une résidence d'artiste depuis que Lianne Nadeau est à la gouverne de la galerie. Anton a donc reçu pendant trois semaines des gens à qui il demandait de lui confier un rêve. Un rêve associé au corps, à une expérience où le corps était invité. J'ai moi-même participé au projet, et lui ai confié trois rêves! Bonjour Anton.

Anton Roca : Bonjour!

J.-P. G. : Anton, j'étais en train de raconter l'expérience que j'ai vécue avec toi. On a eu la belle idée de t'inviter en résidence ici à Québec.

A. R. : Oui, c'est en effet la première fois qu'un artiste est invité en résidence à la Galerie des arts visuels. Je voulais faire un projet avec la participation des étudiants et du public intéressé. On pourrait appeler ça de l'*art relationnel*, mais je ne sais pas... je dirais que c'est tout simplement un projet réalisé sous la forme d'une participation collective.

J.-P. G. : La dernière fois que tu es venu au Québec, c'était pour la Manif d'art 4, également à l'invitation de Lianne Nadeau alors commissaire de l'événement. Tu avais fait la connaissance d'un Montagnais et c'est à la suite de cette rencontre que tu avais créé une œuvre pour l'événement.

A. R. : Oui, ce Montagnais était un vieux chef amérindien atikamekw du nom de Cemeow. Je l'ai rencontré en 2001, la première fois que je suis venu à Québec...

J.-P. G. : ... en bateau...

A. R. : ... en bateau (rires)! pour une résidence à la Chambre blanche. Au moment de cette résidence, j'ai pris une semaine de relâche et je suis allé au nord, à Obedjiwan, au réservoir Gouin. C'est là que j'ai rencontré Cemeow et on a passé un après-midi

ensemble. J'ai enregistré sa voix, son récit de vie, et j'ai utilisé ce matériel audio pour l'installation de la Manif d'art.

J.-P. G. : Pourquoi être allé à Obedjiwan, pourquoi pas sur la Côte-Nord? C'est quelque chose, Obedjiwan!

A. R. : Eh bien nous avons eu la chance d'y aller car je connaissais quelqu'un qui travaillait là-bas comme assistante sociale. C'est elle qui a organisé la rencontre, qui nous a donné la possibilité d'y aller, de rester là une semaine.

Richard Sainte-Marie : Plusieurs auraient préféré y aller en touriste... toi, ce qui t'intéresse, c'est la relation humaine. Tu n'aimes pas l'expression d'*esthétique relationnelle*, mais tu aimes la rencontre avec les gens...

A. R. : Le problème est de donner tout de suite un nom à ce que l'on fait. Je ne sais pas... on peut laisser le temps qui laisse libre. Tout le monde tente de théoriser, d'avoir une autorité sur ce qui se passe... d'un autre côté, si ça peut servir à caractériser le travail d'un artiste, le terme d'esthétique relationnelle me convient, mais pour moi, c'est seulement une forme de simplification, de réduction de la portée d'un travail artistique. Les implications se situent à un autre niveau. Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les racines. Moi, je suis Catalan, donc... vous savez qu'il y a cette problématique avec l'Espagne. Le Québec vit une situation analogue. J'ai voulu rencontrer le peuple qui a existé avant même qu'existe le Québec...

R. Ste-M. : ... les Premières nations.

A. R. : Oui, et ce n'est pas pour offenser qui que ce soit, mais pour les rencontrer. Ce que j'ai vu, c'est une situation difficile, culturellement vraiment pauvre. L'idée que nous avons de cette population qui fut riche de traditions, de cultures, est très éloignée de la réalité d'aujourd'hui. C'est une caricature d'un passé révolu. Le défi pour eux est de trouver une nouvelle voie pour viser un but. C'est un problème réel. Ce que j'ai voulu, c'est *rencontrer* et être en rapport constant avec les racines, l'origine. Je pense que pour tous les Québécois, l'important est d'être reconnu. C'est la même chose pour les Québécois, les Catalans ou les Amérindiens. Je ne sais pas où j'arriverai à la fin, mais j'aime savoir d'où je viens.

R. Ste-M. : Et avec le rêve, c'est la même chose?

A. R. : Depuis plusieurs années, je travaille avec le concept du corps à l'époque contemporaine. Pas comme une forme de représentation dans la matière artistique, sculpturale, photographique, mais plutôt vu comme l'expression de soi. C'est-à-dire que le corps aujourd'hui est devenu un support. Il est marqué par les vêtements griffés, puis on peut le transformer physiquement; avec des interventions chirurgicales, on peut changer tout ce qu'on veut...

J.-P. Guay : ... la couleur, comme Michael Jackson...

A. R. : ... oui, et on peut se tatouer. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, le corps est devenu le support de l'expression personnelle. Pas au niveau artistique, mais surtout au niveau social.

J.-P. G. : Nous avons rencontré ici l'année passée un artiste qui faisait des tatouages, des scarifications, des implants, et pour qui le corps était une œuvre d'art. Son corps était le support, la matière de son travail artistique.

A. R. : Pour moi, d'une certaine façon c'est la même chose, en ce sens que je considère aussi mon corps comme une matière. Ce qui me différencie de celui qui fait des tatouages ou des scarifications, c'est que je ne m'intéresse pas seulement à la transformation physique. Je pense que le corps n'a pas qu'une existence physique; il en a d'autres...

J.-P. G. : ... au niveau spirituel...

A. R. : ... ou au niveau mental,... même spirituel, oui...

Richard Ste-M. : On dit que le visage est le miroir de l'âme.

A. R. : Ce que je pense, c'est qu'aujourd'hui, l'art est une forme qui nous permet de grandir spirituellement. C'est ici que je travaille avec mon corps. Il y a des performances, des actions qui visent le corps comme moyen d'exprimer une valeur collective, qu'il soit utilisé comme support de l'expression ou de soi.

J.-P. G. : Il faut mentionner que tu as aussi fait des performances, des performances où tu invitais des gens à participer.

A. R. : Et j'ai même fait des performances qui n'en étaient pas vraiment en tant que telles. Il s'agit en fait d'*actions*. Par exemple, pour le projet de la Manif 4, il y avait une photo, toujours relativement à cette rencontre avec Cemeow, une photo de moi, prise de dos, où je suis debout sur un quai sec. Je suis resté là deux heures, dans cette position. Il s'agit ici d'une action. J'ai mis mon corps dans une situation d'observation et de réflexion. Tout ce que je reçois dans cette condition d'isolation – comme s'il s'agit d'une forme de méditation –, deviendra matière à travailler, des informations à réélaborer en passant par le corps.

J.-P. G. : Tu avais aussi fait une chose semblable avec un arbre; tu avais passé beaucoup de temps auprès d'un arbre, à sentir presque les racines, le ramage, et tout ça.

A. R. : Dans cette situation, j'avais mis mes pieds dans la terre, et il y avait une impossibilité de me déplacer. D'une certaine manière, j'étais comme l'arbre, incapable de me déplacer. Puis j'ai senti un mouvement intérieur que je n'avais jamais perçu auparavant. Il s'agit d'une expérience qui permet d'atteindre une dimension autre que celle dans laquelle on a l'habitude de vivre. Et pour moi, comme mentionné précédemment, c'est une manière de grandir spirituellement, donc mentalement.

J.-P. G. : Revenons au rêve... le rêve se situe un peu dans cette zone-là, que l'on ne contrôle pas nécessairement, où on s'abandonne et où, en quelque sorte, il se passe quelque chose qui nous parle.

A. R. : On revient à ce que je disais plus haut, au corps comme support pour l'expression de soi. Je le dis avec une pointe critique, sachant que je peux m'inventer moi-même. J'ai beaucoup de moyens d'intervenir, je peux faire de moi ce que je veux et donc offrir aux autres l'image de moi que je veux, que je décide. Or le rêve est un récit qui ne peut pas être médiatisé. Donc, comment dire... c'est une image vraie du corps. Je voulais offrir dans cette installation de vraies images de soi, proposées dans le langage verbal comme une traduction des images du rêve par les personnes mêmes qui ont rêvé. Je montre une expression du soi qui est vraiment une prise directe de la réalité.

J.-P. G. : Ce qui nous mène à cette matière première que les gens t'ont livrée.

A. R. : Oui, j'ai enregistré avec la vidéo ces rêves. L'installation sera une espèce de *loggia*. À l'origine, la *loggia* était un endroit couvert, avec des colonnes et un toit, où on échangeait des marchandises.

J.-P. G. : Comme un petit kiosque.

A. R. : Oui, un espace où il y a une relation, une communauté relationnelle. Ce que je propose avec l'idée du rêve, à l'aide de moniteurs, est une communauté de rêveurs organisée à partir d'une partition. J'utilise le son des bandes vidéo comme une partition sonore et je joue avec des superpositions; plusieurs rêves seront diffusés en même temps. Et il y a un jeu sur le déplacement dans l'espace. Un rêve se retrouve dans un moniteur, et de l'autre côté de la pièce, on en retrouve un autre et comme ça, cela bouge constamment jusqu'à la fin où, étant donné que le tout dure une heure, tous les rêves sont diffusés en même temps.

J.-P. G. : Comme en simultanéité à la fin.

A. R. : Oui, il s'agit d'une superposition sonore; toutes ces vidéos ne sont pas tant des vidéos d'images que des vidéos de sons, car l'image ne montre que les yeux de ceux qui racontent.

J.-P. G. : Ce que l'on voit, ce sont les yeux. Pour avoir vécu l'expérience d'être filmé par Anton, je peux mentionner que nous étions assis, et ce qu'il filmait essentiellement, c'était les yeux. Le moniteur étant placé au sol, c'est comme si ces yeux regardaient les personnes qui passent d'un moniteur à l'autre.

R. Ste-M. : Toi, lorsque tu étais filmé, tu regardais en haut, la caméra était placée plus haut que toi...

J.-P. G. : Oui. Pour les visiteurs, je suis au ras du sol et lorsqu'ils circulent parmi les moniteurs, c'est comme si je les regardais en contre-plongée.

A. R. : Ainsi, je propose cette idée des yeux qui racontent. Ce sont les yeux et le son qui racontent. On ne voit pas la bouche qui émet la parole. Seulement les yeux avec leur

expressivité. C'est comme un miroir qui a été mis devant le temps du sommeil où les yeux sont fermés. Il y a seulement le son et pas les images.

J.-P. G. : Et c'est ce qui est paradoxal. Dans le rêve, on voit alors que l'on a les yeux fermés, et on n'entend rien, car les rêves sont muets. Anton tourne tout ça à l'envers : ce sont les yeux qui sont ouverts, et le son que l'on entend.

A. R. : Il aurait été impossible de traduire ces images en vidéos, car les règles de la perception n'existent plus, on ne peut pas avoir une substitution du rêve. J'ai donc demandé aux rêveurs qui ont participé au projet de traduire eux-mêmes leur rêve par la parole. Beaucoup m'ont dit : avec la parole, mon rêve est très court! Et pourtant lorsque j'ai rêvé, cela avait duré longtemps. En mots, cela dure à peine 30 secondes.

À la fin, tous ces rêves, il y en aura 19, sont autant de parties d'un ensemble qui joue avec l'image, le son, l'installation participative, les gens qui bougent et cherchent de quel moniteur vient le son. Il y a une superposition spatiale. Chaque rêve a une durée déterminée; au moment où la diffusion d'un rêve est terminée, celle d'un autre commence. À la fin, toute la communauté parle ensemble, comme d'un seul souffle.

J.-P. G. : Tu nous invitais à nous asseoir, et on racontait. Je n'avais pas plus d'information que cela. Et moi j'ai raconté trois rêves! (rires)

A. R. : Oui, tu as été très créatif! (rires)

J.-P. G. : C'est par la suite que l'on a échangé, sur ton travail, sur l'importance du rêve. Et pour moi, c'était presque aussi important que de raconter mon rêve.

A. R. : Oui, c'est tout à fait ça. Pour moi, il est important de créer une rencontre avec l'autre, pas au niveau professionnel, mais au niveau de ce qui l'identifie. On échange des informations sur ce qui appartient à toi, à ton expérience existentielle. Je suis, d'un côté, heureux de rencontrer cette personne avec laquelle je peux échanger des émotions, dialoguer, et en même temps, heureux de recevoir une partie qu'on veut bien me confier, me donner. On m'a donné cela et je le prends comme un cadeau, puis je fais mon travail artistique, donc je retourne ce matériel dans une forme d'élaboration qui peut pousser à une réflexion,... avec cette opération sur le rêve, je ne fais pas une opération d'analyse ou d'interprétation. C'est comme si je prenais une photographie du visage et que je l'exposais. Je prends le rêve mais, à la différence de la photo où c'est moi qui choisis la lumière et la position, c'est ici le rêveur qui décide comment le rêve sera traduit par la parole. Je n'ai que déclenché la situation pour obtenir ce que tu as mentionné auparavant, cette vision des yeux qui nous regardent.

J.-P. G. : Il n'y avait aucun scénario de prévu.

A. R. : Mais toi, tu as choisi de raconter ton rêve, et la forme du récit est une chose personnelle que chacun de vous a choisie; il n'y a pas eu d'intervention. J'ai pris ce matériel et je l'ai utilisé pour construire un sens à cet ensemble collectif que j'appelle communauté de rêveurs, où on peut écouter des informations intimes qui appartiennent à une sphère qui n'est pas racontée normalement. À la fin, c'est un matériel délicat, car cela demeure un matériel personnel, intime.

* Cette entrevue fut diffusée sur les ondes de CKRL-MF le 24 mars 2010 dans le cadre de l'émission *L'Aérospatial*.

N.D.L.R. : La langue maternelle d'Anton Roca n'étant pas le français, nous avons adapté cette retranscription, avec l'accord de l'artiste, afin d'en faciliter la lecture.